RS. X 26.

JOHN BULL,

OU

LE CHAUDRONNIER ANGLAIS;

PIÈCE EN DEUX ACTES,

Imitée de l'Anglais de Colman;

PAR MM. THÉODORE N* ET **,**

MUSIQUE DE M. BELLON;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DE LA GAITÉ,
LE 9 AOUT 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.

1830.

131472-B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOHN BULL, chaudronnier	M. MARTY.
MARIE, sa fille	Mlle SIDONIE.
Sir ROCDALE, baronnet, juge du canton	M. JULIEN.
FRANCIS ROCDALE, son fils	M. THIÉRY.
SUMMER	M. JOSEPH.
BUR, premier ouvrier de John Bull	M. SALLÈRIN.
TOM, ouvriers	M. THÉODORE.
WILLIAMS, ouvriers	M. MONET.
JAMES, domestique du baronnet	M. LINGOT.
UN CONSTABLE	M DARCOURT.

Records, Ouvriers, Peuple.

La scène se passe dans le Comté de Cornouailles.

De l'Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n° 7.

Digitized by Google

JOHN BULL,

PIÈCE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Une boutique de chaudronnier.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, WILLIAMS, PLUSIEURS OUVRIERS CHAUDRONNIERS.

(*Au lever du rideau.*) CHŒUR.

AIR : *Vaudeville du testament de Polichinelle.*

Pan! pan! point de paresse,
Pan! pan! joyeux lurons,
Pan, pan! frappez sans cesse,
Pan! pan! sur vos chaudrons.

WILLIAMS *chante ; les ouvriers en reprennent le refrain, tout en frappant sur leurs chaudrons.*

PREMIER COUPLET.

Je sais qu'après l'ouvrage
On doit se délasser;
Suivons l'antique usage,
Et quand faudra boxer.....
Pan! pan! vous qu'on renomme,
Pan! pan! joyeux lurons,
Pan! pan! frappez tous comme
Pan! pan! sur vos chaudrons.

Digitized by Google

TOM.

Je ne connais rien de meilleur en travaillant, qu'un verre de gyn, ou une chanson; or, comme il n'y a plus de quoi boire, en avant le 2e couplet.

DEUXIÈME COUPLET.

En rentrant près d'vos femmes,
Craignez d'vous laisser m'ner;
Si, par hasard, ces dames
Veulent se mutiner,
Pan! pan! çà d'mande un terme,
Pan! pan! mais, gais lurons,
Pan! pan! frappez moins ferme
Pan, pan! qu'sur vos chaudrons.

WILLIAMS.

En savez-vous beaucoup de chansons aussi mélodieuses... écoutez-moi, la suite.

TROISIÈME COUPLET.

Vous m'surant à sa toise,
Que, l'soir, un gentleman
S'risque à vous chercher noise
En l'absenc' du watchman,
Pan! pan! sur c'te pécore,
Pan! pan! joyeux lurons,
Pan! pan! plus fort encore
Pan! pan! qu'sur vos chaudrons.

TOM.

Ah! bravo! bravo! après *le God save the king*, il n'y a rien de plus beau... ah! dites donc les autres... vous n'oublierez pas ce que nous avons à demander ce soir à M. John Bull un congé de 8 jours; c'est la semaine prochaine les élections... on compte sur nous... vous savez que c'est un prix fait pour boxer les partisans du pouvoir... une Guinée et un pot de bierre par chaque coup bien appliqué, et le double quand on sera assez heureux pour avoir un œi poché.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Allons nous nous en donner... Goddem, voilà le plaisir... vous rappelez-vous la dernière fois, ce gros Irlandais qui m'a enlevé la moitié de la mâchoire... le drôle de farceur que ça faisait.

TOM.

Tiens, et moi donc?.. est-ce qu'on ne m'a pas enfoncé deux côtes? mais, je n'ai pas eu à me plaindre, on me les a bien payées. Aussi, je me ferai pendre plutôt que de manquer aux élections.

WILLIAMS.

Avec ça qu'on vous bourre d'une jolie façon les comestibles et les liquides sont pour rien... on dirait que ça tombe du ciel, on n'a que la peine d'ouvrir la bouche.

TOM.

Aussi vive les élections... c'est le règne des rosbiff... des coups de poings et des pommes de terre.

TOUS.

Vive les coups de poings et les pommes de terre!

SCENE II.

BUR, LES PRÉCÉDENS.

BUR.

Silence donc... vous criez comme des sourds...

TOM.

Tiens! et depuis quand donc qu'il n'est plus permis de parler politique?

BUR.

Parler politique! c'est bien le moment.

TOM.

Et pourquoi ça?

BUR.

Pourquoi? pourquoi? c'est que notre maître a bien assez de casse-tête sans celui que vous y ajoutez.

TOM.

Ah! bah! parce que c'est aujourd'hui la paie...

Digitized by Google

BUR.

Vous ne savez donc pas tout ce qui lui est arrivé à ce pauvre John Bull... la perle des chaudronniers du comté de Cornouailles.

WILLIAMS.

Qu'est ce que c'est donc ? on croirait à t'entendre que le clocher de la Cathédrale lui est tombé sur la tête.

BUR.

Imaginez-vous qu'un ami, un ami d'enfance est venu le trouver ily a deux mois, le prier de répondre pour une somme qui se montait à... enfin une somme énorme, quoi ?.. Vous connaissez tous John Bull, vous savez qu'il ne se fait jamais tirer l'oreille à deux fois, quand il s'agit de rendre un service ; aussi il a offert trois fois plus que ce qu'on lui demandait... l'ami d'enfance a tout pris... et puis, comme ça se voit tous les jours, au moment de rembourser, il a joué des quilles à l'étranger... aujourd'hui on vient réclamer la somme... ou bien tout saisir et conduire notre maître en prison.

WILLIAMS.

Et nous le souffririons !.. non ! non !

TOUS.

Non !.. non !

TOM.

Si nous vendons quelque fois nos coups de poings, souvent aussi nous les donnons pour rien, quand il est question d'obliger un ami.

BUR.

Quel bon cœur !.. mais, ce qui me désespère, c'est que ce malheur n'est pas le plus grand pour ce pauvre John Bull.

WILLIAMS.

Quand je dis que le clocher de la Cathédrale lui est tombé sur la tête.

BUR.

Vous savez bien sa fille unique... cette jolie Marie... qu'il aime tant.

TOM.

Et qui est si vertueuse, que j'en mettrais ma tête sur le billot.

Digitized by Google

BUR.

Oui !... eh bien ta tête ne tiendrait pas long-temps sur tes épaules.

TOM

Ah bah !

BUR.

C'est comme ça... il ne faut jamais, voyez-vous, rédje porter, on a beau la ficeler, ça ne l'empêche pas de perdre de la vertu d'une fille... c'est comme une bouteille partir au moment où l'on s'y attend le moins... et c'est ce qui est arrivé à Mlle Marie... elle est partie hier soir, en laissant une lettre à son père, où elle dit, qu'elle est indigne de lui, et qu'elle va se jeter à l'eau pour laver sa faute.

WILLIAMS.

Ah ! bon Dieu ! que d'accidens... et sait-on quel est celui qui...

BUR.

Quoi !...

WILLIAMS.

Eh bien ! celui qui ?..

TOM.

Il veut dire celui que... que on désigne pour le séducteur...

BUR.

Hum... moi je m'en doute... ça doit être ce jeune freluquet, sir Francis Rocdale, le fils du baronnet... qui venait si souvent ici, qui admirait nos chaudrons... mais je ne crois pas que c'était là sa véritable passion.

TOM.

Eh bien ! est ce que notre maître n'a plus de ressources ? s'il voulait bien se remuer, peut-être bien...

BUR.

J'ai tâché de ranimer son courage, de l'engager à faire quelques démarches ; mais bah, il ne veut rien entendre. Qu'ils pillent, dit-il, je n'ai plus besoin de rien.

TOM.

Pauvre homme !

BUR.

Tenez !.. regardez, voyez-vous ?.. voilà déjà les oiseaux de proie qui viennent pour le dévorer.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Oui dà... nous allons les recevoir comme ils le méritent... attention les autres.

SCENE III.

LES MÊMES, UN CONSTABLE, SUITE.

LE CONSTABLE.

Entrez, entrez... c'est ici!

TOM.

Les v'là!.. Goddem!

LE CONSTABLE.

John Bull?

BUR.

Est-ce que vous croyez que le mot de Monsieur écorcherait la bouche?

LE CONSTABLE.

Eh bien! M. John Bull.

TOM.

C'est donc bien difficile d'être poli... (*à part*) Canailles!

LE CONSTABLE.

Nous venons pour...

BUR.

Ah! je sais bien pour quoi vous venez; mais le maître n'y est pas.

LE CONSTABLE.

Ça ne fait rien... ses marchandises y sont, et voilà l'essentiel.

TOM.

Ah bien oui! mais vous n'y toucherez que lorsqu'il le permettra.

LE CONSTABLE.

C'est ce que nous verrons.

WILLIAMS.

C'est ce que vous allez voir.

LE CONSTABLE.

Nous sommes en règle.

Digitized by Google

BUR.

Et nous en mesure.

LE CONSTABLE.

De par la loi ! soumettez-vous.

TOM.

De par la force ! allez au diable !

LE CONSTABLE.

Ah ! vous le prenez sur ce ton là...

BUR.

Comme vous voyez.

LE CONSTABLE.

Sergens ! à moi !

TOM.

Oui dà ! ah bien, nous allons boxer ; en avant lespoings...

(*Il donne un coup sur le nez du constable.*)

LE CONSTABLE.

Au meurtre ! au meurtre !

(*Tous les ouvriers se sont mis en mesure de boxer les recors.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOHN BULL.

JOHN BULL.

D'où vient ce bruit ?.. qu'y a-t-il ?

LE CONSTABLE.

On nous assomme.

TOM.

Laissez nous faire, maître ?...nous les aurons bien vîte broyés.

JOHN BULL.

Arrêtez !.. respect aux loix.

LE CONSTABLE.

A la bonne heure, en voilà un qui est raisonnable.

JOHN BULL.

Seulement je vous prie de vous dépêcher.

LE CONSTABLE.

Ce sera l'affaire d'un instant.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Entrez dans cette chambre, et faites ce qui vous est ordonné... Vous, mes enfans, vous êtes libres...

TOM.

Comment, M. John Bull?...

JOHN BULL.

Je ne puis plus vous nourrir, cherchez qui me remplace.

TOUS.

Notre bon maître...

(*Ils se jettent sur ses mains qu'ils baisent en pleurant.*)

JOHN BULL.

Allez... allez...

TOM, *aux autres ouvriers.*

Ah! il nous a empêchés d'aplatir ces coquins là... je sais ce qui nous reste à faire... je m'en vais vous expliquer ça à la taverne de la Bûche couronnée.

(*Ils sortent, à l'exception de Bur.*)

SCENE V.

JOHN BULL, BUR.

JOHN BULL.

Vous opposer au cours de la justice! vous, Bur?... je ne vous reconnais pas là!

BUR.

Ni moi non plus, je ne vous reconnais pas... Eh quoi! vous vous laissez dépouiller sans chercher les moyens de faire tête à l'orage?

JOHN BULL.

Oui.

BUR.

Allons, M. Bull, soyez homme.

JOHN BULL.

Homme! n'en ai-je point rempli les devoirs en secourant un ami, en adorant ma fille... l'ami s'est éloigné sans acquitter les engagemens que l'honneur avait souscrits... ma fille a abandonné son vieux père... l'un a renversé ma fortune... l'autre a déchiré mon cœur... Que dis-je...

Digitized by Google

elle ne le saura jamais... j'en mourrai!... mais qu'elle ignore que c'est par sa faute.

BUR.

Mais...

JOHN BULL.

Que je sois homme... as-tu dis... ne l'ai-je pas été quand, sur le pas de ma boutique, je te trouvai sans pain, sans vêtemens... quand je te pris chez moi... quand je te traitai comme mon fils... sans moi que serais-tu? un mendiant de la Cité... peut-être pis encore.

BUR.

John Bull!

JOHN BULL.

Vas-tu m'insulter, parce que je ne puis plus rien pour toi?

BUR.

Vous passez pour la bonté même.

JOHN BULL.

Bon ou méchant... je fus honnête homme... j'ai dû mon aisance à mon travail. Je n'ai jamais exigé plus que mon salaire.. si je manque, c'est pour avoir été sensible, pour avoir obligé celui que je croyais digne de mes bienfais... si je manque, tout ce que je possède sera pour mes créanciers... que tout marchand en dise autant, en déclarant sa faillite, et qu'on le méprise si l'on ose.

BUR.

Vous mépriser!... je voudrais bien voir... qui sait mieux que moi quel soin vous avez toujours apporté à vos affaires... n'ai-je pas tenu vos livres depuis le jour (*Avec intention.*) où sans pain, sans vêtemens...

JOHN BUL.

J'ai eu tort.

BUR.

C'est la première fois que vous me rappelez...

JOHN BULL.

J'ai eu tort, te dis-je!... j'étais en colère.

BUR.

C'est de sang froid que j'y pensais tous les jours, moi!... mais dire à un pauvre orphelin, comblé de vos bienfaits, que vous avez été surpris de le retrouver au jour de l'infortune!...

Digitized by Google

JOHN BULL, *lui tend les bras.*

Je t'en demande pardon.

BUR.

Mon bon maître !...

JOHN BULL.

Non, je ne suis pas excusable.

BUR.

Je n'y pense plus... Allons, décidez-vous à faire face à cette troupe infernale.

JOHN BULL.

Eh ! quand je le voudrais... le puis-je ? comment leur parler ? quad mon cœur est brisé... quand j'étouffe !

BUR.

Mais songez que demain il ne sera plus temps... je vous en prie, c'est le seul moyen de me faire oublier.

JOHN BULL.

Tu le veux... soit !...

BUR.

A la bonne heure ! voici vos habits !... Eh bien ! vous voilà encore à pleurer ?... qu'avez vous ?

JOHN BULL.

Je ne pleure pas !... ce que j'ai ?... marie toi... que le ciel te donne une fille... qu'elle te soit ravie... et tu comprendras ce que je puis avoir.

BUR.

Tenez... prenez votre veste.

JOHN BULL, *la jetant par terre.*

Plutôt mourir !.. elle fut brodée de sa main... que je ne la revoie plus... va m'en chercher une autre.

BUR.

Pauvre père !

SCÈNE VI.

JOHN BULL, *seul, ramassant sa veste.*

Quand elle me l'a donnée, combien j'en fus glorieux... je ne prévoyais pas... c'était ma fille... Mes parens... mes amis m'entouraient... ma fille me la présenta avec

Digitized by Google

une rougeur naïve... ses yeux etaient mouillés de douces larmes... moi même je pleurais... qui m'eût dit... mais après tout, perdrai-je cette veste, parce que celle qui me l'a donnée... Elle m'était plus chère qu'une autre... elle m'est indifférente à présent... voilà tout. (*Il la passe.*) Elle me brûle!... (*Il pleure malgré lui.*) J'ai beau faire... c'est ma fille!.... elle est ingrate.... dénaturée.... mais c'est ma fille!

SCÈNE VII.

JOHN BULL, BUR.

BUR.

En voici une autre!

JOHN BULL, *embarrassé.*

Merci... mais...

BUR.

Ah! ah! vous avez mis la vieille... vous me donneriez vingt guinées que je ne serais pas plus content... Ah ça mais... elle est mouillée, dieu me damne.

JOHN BULL, *confus.*

Qu'importe!... l'humidité, sans doute... Donne-moi mon habit.

BUR.

Le voilà..... Je vais maintenant voir un peu ce qui se passe là-dedans... car ces enragés ont découvert quelques bouteilles de vin de France, et c'est par là qu'ils ont commencé la saisie... Vous allez venir, n'est-ce pas?

JOHN BULL.

Oui, oui.

SCÈNE VIII.

JOHN BULL, *seul.*

Les revoir... leur parler... à quoi bon?... Le vieux marchand ne tient plus à ses épargnes, puisqu'il n'a plus de fille à doter.

Digitized by Google

SCENE IX.

JOHN BULL, SUMMER.

SUMMER.

John Bull!

JOHN BULL.

C'est moi, qui êtes-vous?

SUMMER.

Un ami.

JOHN BULL.

Tant pis... c'est un ami qui m'a ruiné, je n'en veux plus... Mais votre visage m'est inconnu.

SUMMER.

Il y a si long-temps... et d'ailleurs la fatigue, le climat brûlant de l'Inde... Regardez-moi pourtant, quelques-uns de mes traits ne sont-ils pas restés dans votre mémoire?

JOHN BULL.

Aucun... mais si vous avez à me parler, dépêchez-vous... Ma fille... Non, ces gens qui sont à côté, il faut que j'aille les trouver; j'ai trop tardé... Mais, le croirez-vous? il m'a fallu une heure pour passer mon habit. C'est cette veste qu'elle m'a donnée...

SUMMER.

Comme vous voilà agité... Calmez-vous, j'ai appris vos malheurs.

JOHN BULL.

Oui, une banqueroute! une banqueroute!... Ne me méprisez pas, au moins.

SUMMER.

Vous mépriser! moi!

JOHN BULL.

Je n'ai rien soustrait, tout est là.

SUMMER.

Ecoutez-moi... Il y a trente ans que je suis sorti de ma patrie...

JOHN BULL.

Il y a aussi trente ans environ que j'ai commencé cet établissement.

Digitized by Google

SUMMER.

A cette époque, un enfant de quinze ans s'offrit à vos yeux ; il vous dit qu'en errant dans les rues, il avait entendu parler de la bonté de John Bull pour les malheureux,

JOHN BULL.

Je crois qu'il me dit là un mensonge.

SUMMER.

Non... car cet enfant était sans pain ; il voulait gagner un port de mer, s'embarquer pour quelque colonie.

JOHN BULL.

Oui, oui, je m'en souviens.

SUMMER.

Vous souvenez-vous aussi, qu'à peine l'enfant eût-il achevé de vous conter ses malheurs, vous lui mîtes dix guinées dans la main ?

JOHN BULL.

Je l'ai oublié.

SUMMER.

L'orphelin partit, en promettant que si la fortune bénissait ses efforts, vous auriez un jour des nouvelles de Summer.

JOHN BULL.

Ce nom me revient maintenant... Eh bien ! après ?

SUMMER.

Je suis Summer !

JOHN BULL.

Eh quoi ! vous êtes... Laissez-moi vous regarder... Oui...

SUMMER.

Je vous trompai, quand je vous dis que j'étais orphelin ; ce fut un tour d'écolier. Je m'étais mis en tête d'être marin, et j'avais fui de chez mon père.

JOHN BULL.

Ah ! si je l'avais su, je vous aurais renvoyé pieds et poings liés dans le panier de la diligence... Comment, ô mon Dieu ! un enfant peut-il se décider à abandonner son père ?

SUMMER.

J'écrivis au mien pour lui faire connaître mon repentir,

Digitized by Google

mais je n'eus point de réponse, et il mourut sans me pardonner.

JOHN BULL.

Eh bien! c'est mal à lui... La tendresse d'un père doit être plus grande que les fautes de son enfant; je n'aurais pas agi comme lui... Mais c'est égal, vous avez eu tort, vous ne deviez pas le quitter... et vous êtes seul sur la terre, maintenant?

SUMMER.

Je n'ai plus qu'un frère qui, je le crois bien, ne voudrait pas me reconnaître, si je revenais sans fortune; mais je suis riche, sa mémoire ne sera pas ingrate.

JOHN BULL.

Le Ciel, à ce qu'il paraît, a béni vos efforts.

SUMMER.

Après avoir traversé bien des pays dans la peine, la fortune a bien voulu me sourire; j'ai fini par amasser de grands biens dans la factorerie de Calcutta.

JOHN BULL.

Et vous revenez près de moi... Il n'y a donc pas que des ingrats dans ce monde?

SUMMER.

Prenez cette boîte... vous voyez qu'elle porte votre nom.

JOHN BULL.

A John Bull. C'est juste... Et que contient-elle donc?

SUMMER.

La récolte de votre charité..... Il y a vingt ans que j'ai commencé avec vos dix guinées; j'ai mis les premières à part, elles étaient à vous, voilà ce qu'elles ont produit... prenez... J'ai autant de plaisir à vous les rendre, que vous en avez eu jadis à me les offrir.

JOHN BULL.

Gardez cette boîte.

SUMMER.

Pourquoi la refuser?

JOHN BULL.

Parce que je n'ai plus besoin de fortune... Je n'ai plus de fille; j'en avais encore une la nuit dernière, elle m'a abandonné... et le même jour les huissiers sont venus s'installer chez moi.

Digitized by Google

SUMMER.

Votre fille a pu vous quitter dans un pareil moment?

JOHN BULL.

C'est qu'elle ignorait ce qui allait m'arriver, la pauvre enfant... Je voudrais qu'elle l'apprît maintenant; je suis bien sûr que Marie accourrait aussitôt pour consoler son vieux père.

SUMMER.

Eh bien! acceptez la proposition que je vais vous faire! Que j'arrange vos affaires avec les huissiers, vous me donnerez, plus tard, un intérêt dans vos bénéfices, et je promets de vous rendre votre fille.

JOHN BULL.

Quoi? vous me rendriez mon enfant? vous savez donc où elle est?... Ah! parlez, parlez.

SUMMER.

Accepterez-vous mon argent?

JOHN BULL.

Oui, oui, à ces conditions j'accepte tout... Mais ma fille! ma fille!

SUMMER.

Vous allez la revoir, mais calmez-vous.

JHON BULL.

Vous voyez bien que je ne suis pas ému... Vous ne me trompez pas?

SUMMER.

Pouvez-vous le supposer?

JOHN BULL.

Oh! mon dieu! il semble que vous soyez tombé du ciel pour consoler le cœur du pauvre chaudronnier... Mais comment se fait-il que vous soyez notre sauveur à tous les deux?

SUMMER.

Hier soir, je me promenais, tout en prenant des renseignemens sur plusieurs personnes qui habitent cette ville, entr'autres sur ce frère dont je vous parlais... Lorsqu'en passant sur le pont, j'aperçois une jeune fille qui précipite sa marche; elle parle, pleure, demande pardon à son père, et rit en regardant le fleuve... Je m'élance au moment où elle se penchait... j'arrive assez à temps pour l'arrêter...

Digitized by Google

je l'interroge, je la presse, et j'apprends que j'arrache à la mort la fille de mon bienfaiteur.

JOHN BULL.

Ah! c'est moi maintenant qui suis votre débiteur... Mais où est-elle?... Vous voyez combien je suis tranquille... qu'attendez-vous donc encore?

SUMMER.

Allons, Marie, venez, ne craignez plus rien; venez embrasser les genoux de votre père.

SCENE X.

LES MÊMES, MARIE.

(*Elle se précipite aux pieds de John Bull.*)

MARIE.

Mon père!

JOHN BULL.

Marie! ma chère fille!... ah! parle-moi!

MARIE.

Laissez-moi... cette place est celle qui me convient.

JOHN BULL.

Non, c'est dans mes bras, sur mon cœur... Viens, viens donc.

(*Ells se jette dans les bras de son père.*)

MARIE.

Ah! ne me regardez pas avec cette bonté, mon père!... Et j'ai pu vous quitter... repoussez-moi!

JOHN BULL.

Moi, te repousser... ma fille! oh! non, je t'aimerai jusqu'à ce que la mort me rende insensible... Comment as-tu pu me fuir, Marie?... (*Elle pousse un cri.*) Embrasse-moi encore, et n'en parlons plus jamais.

MARIE.

Vous ne pouviez lire dans mon cœur tout ce que je souffrais; je n'osais plus vous regarder... je me sentais mourir en voyant la tendresse que vous me montriez, et que je ne méritais plus.

Digitized by Google

JOHN BULL.

J'aurais voulu te haïr, que je ne l'aurais pas pu... Regarde, regarde donc... ce gilet; te rappelles-tu... tu le brodas pour moi?

MARIE, *l'embrassant.*

J'étais digne de vous, alors.

JOHN BULL.

Il m'en a coûté, ce matin, avant de le mettre sur moi... mais si ton souvenir l'emporta, que ne puis-je te pardonner maintenant, que tu viens demander grâce!

MARIE.

Mon père!

JOHN BULL.

Sois tranquille, mon enfant; il faudra bien que ton séducteur te rende l'honneur... Dieu merci, nous avons des tribunaux, et la justice est pour tout le monde... Dans tous les cas, j'ai un protecteur, un brave jeune homme, qui mille fois m'a offert ses services; je les réclamerai, et nous verrons.

SUMMER.

Et comment s'appelle ce protecteur si zélé?

JOHN BULL.

Oh! chacun le connaît dans le comté.

SUMMER.

Son nom, enfin?

JOHN BULL.

Sir Francis Roodale.

MARIE.

Mon père, n'achevez pas...

SUMMER.

Le fils du baronnet?

JOHN BULL.

Lui-même .... Pourquoi cette suprise, cet effroi?..... Parlez... mais parlez donc!

MARIE.

C'est lui qui vous a ravi votre fille.

JOHN BULL.

Lui?... le scélérat!... Il se couvrait donc d'un masque hypocrite... il est venu porter le déshonneur dans ma maison... je vais le trouver dans son château... son

Digitized by Google

père est le juge du canton... je peux bien ne pas trouver la justice... mais morbleu je trouverai le juge.

MARIE.

Que voulez-vous faire?

SUMMER.

Ecoutez la raison.

JOHN BULL.

La raison... Donnez-m'en une pour qu'un père conserve son sang-froid quand un infâme lui enlève sa fille.

MARIE.

Ah! calmez-vous... je vous en supplie.

JOHN BULL.

Et ce jeune débauché parcourt le comté pour se faire nommer au parlement... Ah! je paraîtrai aussi aux élections, et je le ferai connaître à ceux dont il brigue les suffrages... Nous verrons comment il osera se présenter pour défendre les droits des citoyens, quand il ne respcte pas ceux plus sacrés d'un père... Marie!

MARIE.

Oh! ne m'accablez pas!

JOHN BULL.

Toi, ma pauvre enfant, je te pardonne vingt fois plus qu'auparavant... car le rang et l'éducation ont concouru à t'éblouir dans la personne d'un scélérat.

SCENE XI.

LES MÊMES, BUR.

BUR, *en dehors.*

Je vous dis que vous me marcherez sur le corps avant d'arriver jusqu'à lui.

JOHN BULL.

Eh bien! qu'est-ce encore, Bur?

BUR.

Comment, ces corbeaux enragés ne sont pas contens d'avoir mis la main sur tout ce que vous possédiez... ils parlent encore de vous conduire en prison.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Eh bien ! cela t'étonne ; on n'y conduit pas que des fripons... plus d'un honnête homme y occupe souvent leur place.

SUMMER.

Un instant, John Bull... Avez-vous déjà oublié nos conditions ?... Votre fille est auprès de vous, vos huissiers me regardent, faites entrer.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES HUISSIERS.

BUR.

Allons ! entrez canailles, puisqu'on vous le permet.

SUMMER.

Combien vous doit-on ? parlez.

L'HUISSIER.

Dix mille livres sterlings, intérêts et frais compris.

BUR, *à part.*

Les intérêts !... Si on me laissait faire, je te les paierais avec ce saumon de cuivre... les intérêts.

SUMMER, *tirant des billets de son portefeuille.*

Prenez... et partez.

BUR.

Avez-vous votre compte ?... Décampez au plus vite, ou je vas vous faire la conduite.

(*Au moment où les huissiers vont pour sortir, Tom, Williams et les ouvriers chaudronniers leur barrent le passage.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TOM, WILLIAMS, CHAUDRONNIERS.

TOM.

Alte-là, payens ! rendez vite cet argent, ou sinon...

JOHN BULL.

Qu'est-ce à dire, enfans ?

Digitized by Google

TOM.

C'est-à-dire que les chaudronniers ne veulent pas laisser à d'autres le plaisir de secourir un confrère dans l'embarras... et voilà ce qu'ils t'offrent tous... Allons, prenez cet argent là, et en route.

L'HUISSIER.

Ça suffit, donnez.

BUR.

Eh bien! et l'autre ?

L'HUISSIER.

C'est juste! le voilà.

JOHN BULL.

Comment, mes amis... il se pourrait... c'est vous?

TOM.

Eh! oui donc... ça vous étonne?

JOHN BULL.

Comment avez-vous pu réunir une si forte somme?

TOM.

Une souscription à deux schellings, et ça n'a pas été long à remplir, comme tu vois... Ah! les malheureux savent s'entendre et s'aider.

JOHN BULL.

Mes enfans, merci, merci; maintenant partons pour le château du baronnet.

SUMMER.

Je vous y suivrai... je puis encore vous y être utile.

MARIE.

Ah! mon père, pensez à ce que vous voulez faire... à moi.

JOHN BULL.

A toi... et n'est-ce pas pour toi seule?... Sois sans crainte... tu sais comme je t'aime... mais je veux que tu me suives.

MARIE.

Moi, grand dieu!

JOHN BULL.

Je le veux, te dis-je; nous verrons si ton séducteur pourra te contempler sans être ému, quand il saura que, non con-

Digitized by Google

tent de t'avoir ravi l'honneur, il pouvait aussi t'arracher la vie. Nous sommes tous égaux aux yeux de la loi, et Dieu me damne si je ne fais pas trembler dans sa peau le fils d'un baronnet!... Allons, partons.

TOM, WILLIAMS, LES CHAUDRONNIERS.

Nous l'accompagnerons tous au château du baronnet!

(On entoure John Bull, en criant:)

Chez le baronnet! justice! justice!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Chez le baronnet. — Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUMMER, *seul, tirant sa montre.*

Déjà dix heures, et le baronnet dort encore... Il paraît qu'on rend la justice très tard dans ce canton... et son fils est à la chasse... Voilà un pays bien administré... Quand je le quittai, le Château avait d'autres maîtres... il appartient aujourd'hui à M. Rocdale, baronnet... J'ai vécu pour voir bien des changemens dans cette famille... il est probable que j'en verrai encore bien d'autres.

SCENE II.

SUMMER, FRANCIS ROCDALE, *en costume de chasseur.*

FRANCIS ROCDALE, *dans la coulisse.*

James, conduisez mon cheval à l'écurie... je ne chasse plus... pardon, Monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir, qu'y a-t-il pour votre service?

SUMMER.

Je ne viens pas vous demander un service, Monsieur, mais pour vous en rendre un.

FRANCIS ROCDALE.

A moi?

SUMMER.

A vous.

FRANCIS ROCDALE.

C'est fort aimable... mais je ne comprends pas...

Digitized by Google

SUMMER.

Sir Francis Rocdale, j'accompagne ici une jeune personne nommée Marie... Comprenez vous maintenant?...

FRANCIS.

Marie!

SUMMER.

La fille du chaudronnier John Bull.

FRANCIS.

Et quelle peut-être son intention?...

SUMMER.

Vous le demandez... vous! son séducteur!...

FRANCIS.

Ah! Monsieur, j'en jure par l'honneur, par ce cœur brisé de repentir, j'eus l'intention de l'élever pour jamais au-dessus du besoin...

SUMMER.

Vous consentez donc à l'épouser?...

FRANCIS.

L'épouser... moi... Monsieur... mais que dirait le monde?...

SUMMER.

Du quel parlez vous?... si vous consultez celui qui se compose des hommes vicieux, débauchés, il pourra, je le conçois, vous blâmer, vous ridiculiser. Mais si vous attachez encore quelque prix à l'estime des gens de bien... ceux là pourraient vous approuver et se trouver fiers de vous compter parmi eux.

FRANCIS.

Qui êtes vous donc pour me parler ainsi?

SUMMER.

Vous l'apprendrez plus tard... Qu'il vous suffise de savoir que le sort de votre famille dépend d'un entretien avec Monsieur votre père.

FRANCIS.

Je vais l'avertir... daignez attendre ici quelques instans.

SUMMER.

Une circonstance a mis un secret dans mes mains... une autre dont le poids accablerait votre famille... si quelqu'un me forçait... Allez donc... je vous attends ici...

Digitized by Google

FRANCIS, *en sortant, à part.*

Quel peut-être cet homme? il faut que mon père l'interroge.

(*Francis sort en regardant Summer d'un air stupéfait.*)

SUMMER, *seul.*

Ah! ah! Orgueilleux parvenus, non contens de mépriser un honnête et laborieux artisan!... vous voudriez encore le couvrir de honte: eh bien nous verrons... Qu'entends-je? John Bull... tant mieux.

SCÈNE III.

SUMMER, *au fond*, JOHN BULL, MARIE, JAMES, OUVRIERS CHAUDRONNIERS.

JOHN BULL, *aux ouvriers.*

Eloignez-vous, je vous le répète... je n'ai pas besoin de vous pour obtenir justice... je veux être calme.

SUMMER, *à part.*

Je veux le laisser seul; son originalité et sa colère commenceront la punition de la noble famille du baronnet.

(*Il sort.*)

JOHN BULL, *à Marie.*

Allons, assieds-toi, Marie, tu dois être fatiguée? la course est longue.... eh! bien, est-ce que tu fais des façons? assieds-toi, te dis-je... et vous, allez dire au baronnet que je l'attends.

JAMES.

Mais quand je vous dis que vous ne pouvez encore voir personne.

JOHN BULL.

Et pourquoi s'il vous plaît?

JAMES.

Il ne fait pas jour ici.

JOHN BULL.

Tu plaisantes.... il y a six heures que le soleil est levé.

JAMES.

Ah bien oui... mais mon maître ne l'est pas.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Pas tant de paroles... je viens pour demander justice.

JAMES.

Mon maître est juge et baronnet.

JOHN BULL.

Si la justice permet à ses valets d'être insolens, je n'ai pas une grande idée du maître.

JAMES.

Ce n'est pas l'heure où il reçoit.

JOHN BULL.

Des heures pour la justice!... je croyais que le privilège d'un citoyen était de la trouver à toute heure.

MARIE.

Je vous en supplie... calmez vous.

JOHN BULL.

Les affaires publiques ne te regardent pas... tais toi, je t'en prie. Quelles sont donc les heures de M. le juge baronnet?....

JAMES.

Mais, de midi à deux heures.

JOHN BULL.

Vraiment?... deux heures sur vingt-quatre... Ainsi, quand il survient un cas pressé, il y a onze heures sur une contre nous... Pauvre peuple!... me connais tu, l'ami?

JAMES.

Ma foi non!

JOHN BULL.

Moi, je t'ai vu à Penzance.

JAMES.

Je ne dis pas non... ma mère y est marchande de chandelles.

JOHN BULL.

Y a-t-il, dans cette petite ville, une pompe contre l'incendie?

JAMES.

Oui.

JOHN BULL.

Figure-toi la boutique de ta mère en flammes, et toutes ses chandelles qui fondent.

JAMES.

Comment?... Comment?

Digitized by Google

JOHN BULL.

Tu courrais tout de suite chez les pompiers: que dirais-tu, s'ils te répondaient : » Revenez demain... de midi à deux heures.

JAMES.

Cette comparaison n'est pas une raison...

JOHN, *le menaçant d'un bâton.*

Vois-tu ce bâton ?

JAMES.

Bath ! vous êtes un vieux fou !

JOHN BULL.

Très-vrai... quand *le valet du Pouvoir* provoque au point de faire oublier qu'on est vieux... Quoi ?... tu ricanes.

JAMES.

Eh ! mon Dieu ! oui.

JOHN BULL.

Singe en livrée... voilà pour d'autres grimaces. (*Il lui montre un écu.*)

JAMES, *riant.*

Hi ! hi !

JOHN BULL.

Hi ! hi ! Goddam... il est de poids... écoute le sonner sur le comptoir de cette boutique. (*La pièce tombe, James la ramasse et semble vouloir la rendre.*) Garde, tu ne seras pas le premier subalterne qui se sera baissé pour empocher l'argent avant d'avoir fait son devoir. Dis au juge que je veux lui parler.

(*James sort.*)

SCENE IV.

JOHN BULL, MARIE.

JOHN BULL.

Qu'as-tu Marie, comme tu sembles agitée, mon enfant ?

MARIE.

Oui !.. je voudrais déjà que nous fussions loin d'ici.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Je resterais là... quand le plafond de cette salle devrait m'écraser.

MARIE.

Si vous saviez combien vous me faites trembler... je vous en supplie, ne me forcez pas à vous suivre... laissez-moi dans cette salle...

JOHN BULL.

Que je te laisse?.. non, non, je me présenterai devant le juge, en te tenant par la main, et je saurai bien le faire rougir pour son fils.

MARIE.

J'espère que vous penserez avant...

JOHN BULL.

A quoi ?

MARIE.

J'expirerais de honte s'il vous disait quelque chose qui puisse...

JOHN BULL.

Qui puisse...

MARIE, *laissant tomber sa tête.*

Vous faire rougir de votre fille.

JOHN BULL.

Je ne souffrirai pas que tu restes à faire anti-chambre chez ton séducteur... non... non.

MARIE.

Autrefois vous ne m'auriez pas refusé... mais aujourd'hui je suis indigne de vous...

JOHN BULL.

Marie... tu sais bien que je t'ai tout pardonné.

MARIE.

Eh bien, si vous aviez une idée de ce que j'éprouve... vous consentiriez à ma demande.

JOHN BULL.

Allons... allons ne pleures pas... tout ce que tu voudras... j'irai seul... mais je te promets de crier pour deux.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, JAMES.

JAMES.

Si vous voulez entrer dans la pièce voisine, il y a déjà quelqu'un qui attend, mais je vous ferai passer le premier.

JOHN BULL.

Appelez-vous encore cela de la justice ?

JAMES.

Sans doute, l'autre ne m'a pas donné un écu.

JOHN BULL.

Embrasse-moi !.. et reste ici jusqu'à ce que je revienne... Allons marche, grosse tête.

(*Il sort avec James.*)

SCÈNE VI.

MARIE, *seule.*

Ce matin j'aurais demandé à Dieu de me trouver ici... et maintenant je voudrais en être à cent lieues... Comment vont-ils le recevoir mon pauvre père !.. et c'est pour moi qu'il affronte tant d'humiliations... Comment ai-je donc pu oublier un seul instant tous mes devoirs !... Une fille qui se déshonore n'agit pas d'après ses propres impulsions... c'est impossible !.. Il revient déjà... ce n'est pas lui... C'est... ô mon Dieu ! du courage !... Si je pouvais fuir !.. (*Elle se retire vers le fond... ses jambes la soutiennent à peine.*)

SCÈNE VII.

FRANCIS ROCDALE, MARIE.

FRANCIS.

Sir Summer... Que vois-je !.. vous, Marie !.. et que venez-vous faire ici ?

Digitized by Google

MARIE.

Monsieur !.. j'y viens... avec mon père.

FRANCIS.

Mais quel motif vous amène ?

MARIE.

Moi ?.. aucun... vous m'avez habituée au désespoir... à la honte... mais mon vieux père ne les a jamais connus...

FRANCIS.

Qu'espère-t-il donc en venant ici ?

MARIE.

Obtenir justice pour sa fille... Il se trompe, n'est-il pas vrai ?... Votre silence me le dit assez... Francis !.. quand j'ai consenti à l'accompagner, je le savais bien... mais vous ne connaissez pas mon père !.. il est vif... emporté... il pourrait, en voyant votre sang-froid barbare, vouloir se porter à des excès que ma présence seule peut contenir... et c'est pour cela que j'ai voulu me trouver auprès de lui.

FRANCIS.

Chère Marie !..

MARIE.

Non !... plus maintenant !.. autrefois peut-être je vous fus chère... et encore dois-je le croire, puisque tous vos sermens, vos larmes ne tendaient qu'à me déshonorer, pour m'abandonner après... Mais, vous ne savez pas tout... écoutez, Francis... hier... j'avais fui le toit de mon père... décidée à mettre fin à une existence odieuse... j'étais sur le pont... je regardais avec plaisir ce fleuve qui allait devenir mon tombeau... quand une sensation inconnue agite mon sein... elle semblait me reprocher le crime que j'allais commettre... une voix intérieure me criait... ta vie seule t'appartient !.. mais l'autre...

FRANCIS.

Que veux-tu dire ?

MARIE.

Eh quoi ! Francis, tu ne me comprends pas ?

FRANCIS.

O ciel ! Marie... tu es mère ?

MARIE.

Grâce ! grâce ! pour mon enfant... Tu le sais, je ne

Digitized by Google

t'ai jamais rien demandé pour moi... j'allais mourir sans me plaindre, sans t'accuser... mais maintenant peux-tu ne rien faire à ton tour... ah! je sais le rang qui nous sépare... mais si tu pouvais l'oublier... si tu consentais à me donner ton nom... Francis... eh bien! tu pourrais après m'éloigner de toi... me forcer à vivre dans une province éloignée.. je me soumets à toutes les privations... je ne serai plus ta femme, mais ton esclave... enfin je puis tout supporter, excepté l'infamie.

FRANCIS.

Marie!.. Marie... relève-toi... tu l'emporteras... j'avais des armes contre les menaces de ton père... mais ta résignation... tes prières l'emportent... rien ne m'arrête plus maintenant... tu seras ma femme.

MARIE.

Tu ne me trompes plus?

FRANCIS.

Oh! non... je prévois encore bien des difficultés; mais nous irons trouver ma mère.. elle pourra te comprendre... elle...

MARIE.

Qu'il me tarde d'apprendre à mon père ce que tu fais pour moi.

FRANCIS.

Chère Marie!

(Il l'embrasse.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JAMES.

JAMES, *voyant Francis baiser la main de Marie.*

Ne vous dérangez pas, ce n'est que moi... mais dépêchez-vous, car Monsieur votre père me suit avec cet original, vous savez bien!...

FRANCIS.

Viens... tu hésites encore?

MARIE.

Je n'ose...

Digitized by Google

FRANCIS.

Ne crains rien... je te le repète, c'est une épouse que je veux présenter à ma mère.

(*Il sort avec Marie.*)

SCÈNE IX.

JAMES, *seul, arrangeant les papiers qui sont sur le bureau.*

Une epouse qu'il va présenter... la fille du marchand de chaudrons... Eh bien! il ne risque rien, quand son père va savoir cela... ça va faire un fameux scandale; je vais joliment m'amuser.

SCENE X.

JAMES, JOHN BULL, ROCDALE, *père, son Greffier.*

ROCDALE.

Vous pouvez m'expliquer votre affaire... je vous écoute tout en marchant...

JOHN BULL.

Oh! j'ai le temps... j'attendrai que vous soyez fatigué... et que vous puissiez vous arrêter pour m'entendre. Eh bien! et ma fille... où est-elle donc?

JAMES.

Ah! n'ayez pas d'inquiétude, Monsieur, elle est auprès de Madame...

JOHN BULL.

A la bonne heure.

ROCDALE.

M. Griff..., vous n'oublierez pas de signifier à Robin de quitter le hameau sur-le-champ.

GRIFF.

Eh! mon Dien, si vous chassez ce pauvre diable, ce sera sa ruine.

Digitized by Google

ROCDALE.

A-t-il donc hésité, lui, pour causer celle de la fille de son voisin ?

JOHN BULL, *qui écoute.*

Très-bien !

ROCDALE.

A qui en a ce brave homme ?

JAMES.

C'est que ça a l'air de lui faire plaisir.

ROCDALE.

Son crime est des plus graves... il a déshonoré cette fille... qu'il l'épouse.

JOHN BULL.

Bravo !.. c'est encore mieux.

GRIFF.

Mais Robin est si pauvre... qu'il craindrait de la rendre plus malheureuse encore.

ROCDALE.

C'était avant de la séduire qu'il devait faire toutes ces réflexions... la justice ne saurait avoir deux poids et deux mesures... telle est sa volonté... et si je suis magistrat... c'est pour la faire respecter...

JOHN BULL.

C'est juger comme un ange...

JAMES.

Est-il drôle ! est-il drôle !

ROCDALE.

Silence donc, mon ami... Et vous, James sortez, (*à Griff*) vous m'avez entendu... faites exécuter la sentence...

GRIFF.

Cela suffit.

(*Griff sort.*)

SCÈNE XI.

JOHN BULL, ROCDALE.

ROCDALE.

A votre tour maintenant... mais dépêchez-vous... car je n'ai plus qu'un quart d'heure à vous donner...

Digitized by Google

JOHN BULL.

Vous me voyez en admiration devant vous, Monsieur le Baronnet.

ROCDALE.

Je le crois bien...

JOHN BULL.

Non... sur mon honneur, le Roi Salomon n'aurait pas mieux jugé... J'ai hésité un moment pour savoir si je ne devais pas me jeter à votre cou pour vous embrasser.

ROCDALE.

C'est bien... c'est très-bien... mais expliquez-moi votre affaire !

JOHN BULL.

Si vous saviez le bien que cela m'a fait de vous entendre parler ainsi... j'en étouffe de joie !

ROCDALE.

Au fait, qu'est ce qui vous amène ?

JOHN BULL.

La séduction de ma fille.

ROCDALE.

Encore une... Ah ça! l'année est terriblement productive.

JOHN BULL.

Je n'ai plus besoin de vous demander à quoi peut-être condamné le séducteur...

ROCDALE.

Sans doute... sans doute... mais d'abord qui êtes-vous ?

JOHN BULL.

Un marchand... électeur de ce comté.

ROCDALE, *à part.*

Un électeur, peste!.. peut-être un votant pour mon fils. (*Haut.*) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

JOHN BULL.

Vous êtes trop honnête... nous pouvons causer tout en marchant.

ROCDALE.

Je ne vous écouterai que lorsque vous serez assis.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Et moi, je vous dis que c'est inutile; je ne viens pas pour m'étaler dans un fauteuil, comme électeur, mais pour vous demander mon droit, à vous, juge du canton.

ROCDALE.

Vous l'aurez, mon cher ami, vous pouvez compter sur moi... Quel est l'offenseur?

JOHN BULL.

Il vit dans vos domaines.

ROCDALE.

Raison de plus pour qu'il obéisse... la loi est précise... il faut qu'il épouse votre fille.

JOHN BULL.

Nous sommes d'accord tous les deux... mais lui, il refuse.

ROCDALE.

Et pourquoi?

JOHN BULL.

Il veut en épouser une autre.

ROCDALE.

En ce cas, je le chasse; il faut que ce misérable, avant vingt-quatre heures, soit hors de ce canton... Et un tort à un honnête marchand... à un respectable père de famille qui donne son vote aux élections... Il est pauvre, ce ça?.....

JOHN BULL.

Non... Avec votre permission il peut être fort riche.

ROCDALE.

Diable! mais c'est un bourgeois.

JOHN BULL.

Il se dit gentilhomme.

ROCDALE.

Comment, il est noble?

JOHN BULL.

Non... car je n'appelle pas noble celui qui ne se conduit pas en honnête homme.

ROCDALE.

Ecoutez-moi, mon voisin; si c'est un jeune homme riche, on peut arranger cela: qu'il paie une bonne grosse amende, et puis...

Digitized by Google

JOHN BULL.

Une amende!... Goddam, je suffoque!... Comment vous, magistrat, vous osez proposer de l'argent à un père, pour réparer le déshonneur de sa fille?

ROCDALE.

Ecoutez-moi donc.

JOHN BULL.

Je vous préviens qu'on ne m'insulte jamais impunément.

ROCDALE.

(*A part.*) Diable d'homme, est-il vif!... il faut aller doucement avec lui. (*Haut.*) Je vous l'ai dit, et je le répète: la justice est pour tout le monde; la séduction est un crime odieux, épouvantable; et tout ce que je pourrai faire, je vous promets...

JOHN BULL.

Qu'attendez-vous alors? l'offenseur est en votre pouvoir.

ROCDALE.

Eh bien! eh bien! ne vous emportez pas; il faudra bien... Nous devons suivre les formalités, mais il ne faut pas y mettre de passion. (*Il s'approche de la table, et prend une plume.*) Voyons, donnez-moi... les noms... surnoms... et je verrai ce que je pourrai faire.

JOHN BULL.

Ecrivez... sir Francis Rocdale.

ROCDALE.

Mon fils!

(*Il laisse tomber sa plume.*)

JOHN BULL.

Lui-même.

ROCDALE.

Vous vous appelez John Bull?

JOHN BULL.

Je n'ai jamais rougi de mon nom, que depuis que votre fils s'est présenté chez moi.

ROCDALE.

C'est une malheureuse affaire; M. John Bull, il nous faut l'assoupir.

Digitized by Google

JOHN BULL.

Je ne demande pas mieux... à quand la noce ?

ROCDALE.

Quoi, mon fils épouser la fille d'un artisan !

JOHN BULL.

Et pourquoi pas, puisqu'il l'a trouvée assez jolie pour en faire sa maîtresse.

ROCDALE.

Fussiez-vous cent fois plus riche qu'un Nabad... je n'y consentirais de ma vie.

JOHN BULL.

Dites-moi donc, M. le baronnet... il paraît que vous vendez la justice en gros et en détail.

ROCDALE.

Vous faites l'insolent... sortez, ou je vous fais arrêter.

JOHN BULL.

Arrêter John Bull... parce qu'il fait son devoir, et que vous oubliez le vôtre; je vous préviens que je perds tout respect quand un supérieur se montre au-dessous de moi par sa conduite... et puisque le magistrat a quitté son fauteuil, (*Il place violemment le fauteuil au milieu du salon.*) je vais m'y asseoir... là... ce fauteuil fut fait pour être occupé par quelqu'un, je pense. Goddam! je ne quitte la maison qu'après justice rendue... ou je vous couvre de honte aux yeux de tout ce canton.

ROCDALE.

Comment, imprudent que vous êtes!... Je ne serais pas surpris que le drôle appelât mon greffier, et signât mes arrêts. (*Il sonne.*) Voulez-vous quitter ce fauteuil?

JOHN BULL.

Je ne bougerai pas... Voulez-vous vous asseoir? prenez-en un autre; celui-ci est le siège de la justice, il ne vous appartient plus.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JAMES.

JAMES.

Tiens, le marchand de chaudrons qui fait fauteuil.

Digitized by Google

ROCDALE.

Dites à mon fils qu'il vienne sur-le-champ.

JAMES, *riant.*

Hi! hi! le marchand de chaudrons!

ROCDALE.

Vous restez là planté comme un piquet, butor!

JAMES.

Non... c'est que... Hi! hi!

JOHN BULL.

Arrête... fais venir ma fille, tous ceux qui attendent audience; c'est en leur présence que je veux rendre la justice.

ROCDALE.

C'est trop fort!

JOHN BULL.

Est-ce que tu ne m'as pas entendu?

JAMES.

Ah! bah!... v'là que c'est lui maintenant... Hi! hi! hi!...

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

JOHN BULL, ROCDALE.

JOHN BULL.

Ah! vous ne savez pas votre devoir... Eh bien! je vais vous l'apprendre, moi.

ROCDALE.

J'en reste pétrifié.

JOHN BULL, *prenant un livre sur la table.*

Connaissez-vous ce livre?... *La Justice par Burn.*

ROCDALE.

Comment vous osez...

JOHN BULL.

Apprenez à lire un peu mieux là dedans, et alors je vous respecterai davantage.

(*Il jette le livre aux pieds de Rocdale.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

LES MÊMES, FRANCIS, MARIE, SUMMER, JAMES, DOMESTIQUES, PEUPLE.

ROCDALE.

Tu vois, mon fils, comme je suis insulté.

MARIE.

Mon père!

JOHN BULL.

Plus tard... ne viens pas m'influencer; je suis juge maintenant, et non ton père.

ROCDALE.

Délivre-moi de ce vieux fou.

FRANCIS.

M. John...

JOHN BULL.

Observez les distances... Si le séducteur de ma fille m'approche, je frappe comme sur une enclume.

FRANCIS.

Permettez-moi de parler ?

JOHN BULL, *levant sa canne.*

Avance d'un pouce, et je tiens parole... Qu'on fasse silence, qu'on m'écoute, ou je frappe... Vous aviez un juge, il n'est plus digne de l'être; car il a voulu faire parler les lois suivant ses intérêts.

ROCDALE.

Misérable!

JOHN BULL, *levant sa canne.*

Silence!... Pour interpréter les lois il ne faut que de la bonne foi, et savoir lire, puisqu'elles sont écrites... Voilà ce qu'elles disent... à l'égard de la séduction : C'est un crime odieux, épouvantable; celui qui déshonore une fille doit l'épouser, ou être banni dans les vingt-quatre heures; n'est-ce pas, sir Rocdale?

ROCDALE.

Oui, mais... quand les rangs sont si opposés...

Digitized by Google

JOHN BULL.

C'est avant de séduire qu'il faut faire toutes ces réflexions; la justice ne saurait avoir deux poids et deux mesures, et le magistrat n'est institué que pour faire respecter sa volonté. N'est-ce pas bien cela encore, sir baronnet?... En conséquence, sir Francis Rocdale, vous épouserez ma fille... Marie, ou vous quitterez le pays dans vingt-quatre heures; car si je vous y rencontrais après, je vous traiterais.... fort mal, je vous le promets.

ROCDALE.

Eh bien! mon fils, tu ne dis rien....

FRANCIS.

Si fait, mon père..... je suis prêt à me soumettre à la loi.

ROCDALE.

Qu'entends-je!... Tu épouserais la fille du chaudronnier?

SUMMER, *s'avançant, et à voix basse.*

Et pourquoi pas? Que trouvez-vous donc là de si extraordinaire? le petit-fils d'un meûnier peut, sans se mésalier, épouser la fille d'un chaudronnier.

ROCDALE.

Le petit-fils d'un meûnier!...

JOHN BULL.

En ce cas, compère, touchez là!

ROCDALE.

Jamais!

SUMMER.

Vous n'avez pas voulu me croire, quand je vous disais que je possédais le secret de votre famille.

ROCDALE.

Vous en imposez... je ne vous connais pas.

SUMMER.

Je puis me faire connaître, si vous l'exigez.

ROCDALE.

Je ne veux rien entendre... Qu'on les chasse tous d'ici. (*Le peuple et les domestiques sortent.*)

SUMMER.

Vous persistez donc à nier votre origine?

Digitized by Google

JOHN BULL.

Farineuse ?

ROCDALE.

Oui, car jamais...

SUMMER.

Arrêtez... Vous vous montrez indigne de la noblesse par vos actions... Oui, vous êtes le fils d'un meunier, et je dois le savoir, car je suis votre frère aîné, qui, à l'âge de dix ans, quittai ma famille pour m'embarquer... Je suis plus fier de devoir ma fortune à mon travail, que vous votre titre de baronnet à vos courbettes.... Décidez-vous maintenant le mariage de ces deux jeunes gens, ou je publie votre aventure?... Ma fortune est considérable... eh bien! je la mangerai s'il le faut, en imprimant dans toutes les gazettes, chaque matin, les faits qui vous concernent.

FRANCIS.

Mon père!...

JOHN BULL.

Allons, compère!

ROCDALE, *furieux.*

Jamais! allez au diable!

(*Il sort.*)

JOHN BULL.

Si c'est ainsi qu'il vous donne sa bénédiction, mes enfans...

SUMMER.

Il faudra bien qu'il s'appaise... Quant à toi, Francis, tu n'as pas besoin de son consentement pour donner ton nom à cette jeune fille; obéis à ta conscience et à l'honneur.

FRANCIS.

Je brûle de remplir ma promesse.

SUMMER.

Eh bien! John Bull... me croyez-vous digne d'être votre ami, maintenant?

JOHN BULL.

Oui, car vous êtes un honnête homme... Qu'est-ce que

Digitized by Google

je demande? qu'on respecte les droits de chacun... justice pour les grands comme pour les petits, telle est la devise de John Bull.

TOUS.

CHŒUR *du Hussard de Felsheim.*

N'envions plus le privilége
Et des richesses et des rangs,
Puisqu'aujourd'hui la loi protège
Les petits ainsi que les grands.

JOHN BULL, *au Public.*

AIR *de la Sentinelle.*

Le Peuple Anglais adopte avec transport
La liberté que vous avez conquise :
Puisse toujours durer un tel accord !
Nobles rivaux, ayons même devise.
Le vieux John Bull tend désormais
Au Parisien la main d'un frère.
Ah ! répondez à ses souhaits,
Et n'allez pas troubler la paix
Entre la France et l'Angleterre.
Et l'Angleterre !

Reprise du Chœur.

N'envions plus le privilége
Et des richesses et des rangs,
Puisqu'aujourd'hui la loi protège
Les petits ainsi que les grands.

FIN.

Digitized by Google